

LEV TOLSTOJ ET LE BOUDDHISME

SERGEJ SEREBRJANYJ

Les études consacrées à Lev Tolstoj et au bouddhisme sont rares et cela pour une raison on ne peut plus évidente. Un sujet aussi vaste exige en effet une érudition considérable, de surcroît dans deux domaines relativement éloignés l'un de l'autre, d'une part les études tolstoïennes et les études russes en général et, d'autre part, les études bouddhiques ¹. Qu'un chercheur soit érudit dans ces deux domaines est peu probable. De fait, une étude approfondie du rapport de Lev Tolstoj au bouddhisme nécessite la collaboration d'au moins deux chercheurs, sinon plus ². L'auteur du présent article, qui ne prétend pas être un érudit en « tolstologie » (si l'on nous permet ce néologisme) ni en études bouddhiques, a néanmoins tenté d'aborder simultanément ces deux domaines. Que la présente remarque soit considérée comme la « charge de cavalerie » qui précède l'« attaque » décisive sur le sujet...

Pour commencer, fixons les limites de notre étude. Notre démarche consistera à déterminer ce que Lev Tolstoj a su ou a pu savoir du bouddhisme au cours de sa longue vie, comment il a réagi

-
1. Aujourd'hui, il est d'usage de parler en russe de *buddologija* ; en français, il est parfois question de *bouddhologie*. Ces termes nous paraissent peu heureux, car ils sont formés par analogie sur des mots comme *khristologija* (christologie) et *teologija* (théologie) et, strictement parlant, ils devraient signifier non pas « l'étude du bouddhisme », mais l'étude de la nature du Bouddha ou les théories au sujet du Bouddha, or tel n'est pas le cas.
 2. Le livre *Tolstoj et la Chine* que le sinologue Derk Bodde et sa femme G. Spešneva-Bodde ont écrit ensemble est une tentative réussie d'étude d'un sujet « voisin ». Voir Derk Bodde, *Tolstoy and China*. With the collaboration of Galia Speshneff Bodde, Princeton, Princeton University Press, 1950, VIII-110 p. (2^e édition en 1967).

à ce savoir, comment il a assimilé et compris les informations qu'il possédait sur le bouddhisme. Le sujet de notre étude comporte d'autres dimensions ou thèmes associés. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare de lire que la vision tolstoïenne du monde a toujours été similaire (ou bien l'est devenue au fil du temps) à une vision bouddhique du monde. Cette question est éminemment complexe, et c'est la raison pour laquelle dans le cadre de cet article, nous ne pourrons que l'effleurer.

Quelques précisions sur le mot « bouddhisme » sont nécessaires pour commencer. Ce mot, comme l'indique ne serait-ce que son suffixe grec en *-isme*, n'est pas une auto-appellation (à la différence, disons, d'un mot comme « islam », mais par contre, à l'instar de mots comme « hindouisme », « judaïsme », « hellénisme » etc.). Le mot « bouddhisme » est un mot inventé en Europe durant la première moitié du XIX^e siècle ³, quand les chercheurs européens prirent conscience que de nombreux phénomènes culturels propres à différents pays d'Asie relevaient d'un seul « pré-phénomène » historique, à savoir l'activité prédicatrice du Bouddha en Inde plusieurs siècles avant *notre* ère ⁴.

Pour l'Européen (Russe inclus), le mot « bouddhisme » a rapport au mot « religion », et donc, à des mots comme « judaïsme », « christianisme » et « islam », religions qu'il est d'usage en Russie de qualifier de « mondiales ». Mais derrière le mot « bouddhisme » se cache bien plus de diversité que derrière les mots « judaïsme », « christianisme » ou « islam ». Il n'est pas exagéré de dire que par

3. Voir notamment le chapitre « Naissance d'un mot et d'une chose » dans Roger-Pol Droit, *Le culte du néant. Les philosophes et le Bouddha*, Paris, Seuil, 1997, p. 25-26.

4. Il n'est pas rare que l'on trouve, même dans des textes autorisés, des dates précises pour la vie du Bouddha. Cependant il s'agit de dates illusoire qui s'expliquent par notre habitude (néo-européenne) de localiser précisément les événements dans le temps et dans l'espace. Les indications données par les différentes sources bouddhiques sont contradictoires, et de toute évidence, les dates exactes du Bouddha ne peuvent être déterminées. Les datations approximatives (« scientifiques ») ont hésité et hésitent encore sur une période plutôt large. Voir notamment Heinz Bechert (éd.), *The Dating of the Historical Buddha. Die Datierung des historischen Buddha*, Partie 1 et 2, Göttingen, 1991-1992. En russe, voir Kh. Bekhert [H. Bechert], « Protivorečija v datirovke parinirvany Buddy i istoki theravadskoj khronologii » [Les contradictions dans la datation du parinirvâna du Bouddha et les sources de la chronologie du Theravâda], *Vestnik drevnej istorii*, 1993, n° 1. Heinz Bechert, qui est l'un des spécialistes européens les plus éminents de l'histoire du Bouddha, estime que le Bouddha « est entré dans le parinirvâna » « entre, approximativement, 400 et 350 av. J-C. ». (H. Bechert, *art. cit.*, p. 24). Être plus précis ne semble pas possible.

la complexité et la diversité de ce qu'il « dénote », le mot « bouddhisme » est comparable à ce qu'on appelle, en recourant à un terme unique, les religions abrahamiques, c'est-à-dire le judaïsme, le christianisme et l'islam considérés ensemble. Ou pour le dire plus simplement, « la parole du Bouddha » s'est si largement diffusée de par le monde, elle s'est enracinée dans tant de cultures différentes de façons si différentes, elle a subi et subit encore tant d'interprétations différentes, que la « distance » existant entre les différentes hypostases du « bouddhisme » semble souvent ne pas être moindre (et même être plus grande – mais comment mesurer cette distance ?) que la « distance » existant entre les religions abrahamiques.

Pour être bref, disons que le bouddhisme comme *Weltanschauung* – ou, si l'on préfère, comme croyance – est apparu dans l'Asie du Sud vers le V^e siècle ou le IV^e siècle avant *notre* ère et a été présent dans sa patrie d'origine pendant plus de mille cinq cents ans ; au terme d'un long processus, il a été, au début du second millénaire après J.-C., « vaincu » (ou pour être plus précis, englouti) par d'autres croyances locales (ou formes culturelles), désignées ensuite par les Européens par le terme d'« hindouisme ». (Notons que les conquérants musulmans des XI^e, XII^e et XIII^e siècles ont porté le coup final à l'éradication du bouddhisme en Asie du Sud) ⁵. Par contre, dès les premiers siècles de *notre* ère, le bouddhisme a largement débordé les limites de l'Asie du Sud et, au cours des siècles suivants, il a conquis l'esprit et l'âme des Chinois, des Tibétains, des Japonais, des Coréens, des Vietnamiens, des Mongols et d'autres peuples asiatiques. Dans les différents pays, parmi les différents peuples, le bouddhisme a lui-même connu des destins divers et a acquis des traits des plus variés. Chez certains peuples, le bouddhisme est devenu la forme prédominante de leur vision du monde – ainsi, par exemple, chez les Tibétains, les Mongols, les Birmans, les Thaïs etc. Chez d'autres peuples, le bouddhisme s'est « intégré » sous différentes formes à la culture locale pour y devenir un élément important mais non prédominant. Ainsi en a-t-il été, par exemple, en Chine, au Japon et en Corée ⁶. Dans ce premier pays notamment, le

5. Voici Roger-Pol Droit, *op. cit.*, p. 18.

6. Un sinologue russe d'aujourd'hui écrit (en songeant surtout aux pays de l'Est de l'Asie) : « Le destin du bouddhisme n'est pas semblable au destin des autres grandes religions mondiales. Le bouddhisme ne gêne pas les cultures traditionnelles des pays où il s'étend, et il n'a pas créé de communauté culturelle et historique semblable au monde de l'islam ou au monde chrétien. Par essence, le bouddhisme à l'échelle du continent asiatique s'est développé sous la forme de cultures locales, mais, à l'intérieur des différentes civilisations, il a œuvré plutôt comme un facteur

bouddhisme a opéré une synthèse complexe avec les systèmes idéologiques locaux – le confucianisme et le taoïsme ⁷.

Il serait donc assez risqué de parler de « bouddhisme en général » ⁸. Une telle conception conduit souvent à des raisonnements qui ne sont pas scientifiques, mais de type « idéologique ». Néanmoins, en vue du développement à venir, il nous faut tout de même ajouter encore quelques mots sur le « bouddhisme en général ».

Pour un homme de culture européenne (Russe inclus), le mot « religion » est généralement associé aux trois religions abrahamiques : le judaïsme, le christianisme et l'islam, proches l'une de l'autre par leur origine comme par leur contenu. Du fait que l'on parle aussi du bouddhisme comme d'une religion, l'Européen s'attend à retrouver dans le bouddhisme des traits caractéristiques selon lui de « chaque religion », or il n'en découvre que peu en fait. Voici ce qu'écrit à ce propos un spécialiste japonais en études bouddhiques, Masao Abe :

Le bouddhisme ne correspond absolument pas aux conceptions associées au mot « religion » en Occident [...]. Pour un homme qui a grandi en Occident, il va sans dire par exemple que la religion est liée à des conceptions telles que Dieu, les prophètes et la révélation. Les trois grandes religions de l'Occident, le judaïsme, le christianisme et l'islam, croient en un Dieu unique (quoiqu'elles portent des regards différents sur ce « Dieu unique »), croient dans les prophètes (bien qu'elles ne soient pas d'accord sur qui peut ou ne peut pas

de pluralisme culturel. » Vladimir Maljavin, *Buddizm i kitajskaja tradicija. Ètika i ritual v tradicionnom Kitae. Sbornik statej* [Le bouddhisme et la tradition chinoise. Éthique et rituel dans la Chine traditionnelle. Recueil d'articles], Moskva, Nauka, 1988, p. 256.

7. Voir notamment le petit livre très documenté d'Arthur F. Wright, *Buddhism in Chinese History*, Stanford/ London, Stanford University Press/ Oxford University Press, 1971. (1^{re} éd. : 1959). Voir aussi les travaux plus détaillés suivants : Erik Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, Leiden, Brill, vol. 1 et 2, 1972, XIX-II-470 p. ; Kenneth K.S. Ch'en, *Buddhism in China. A Historical Survey*, Princeton, Princeton University Press, 1964, XII-560 p. ; du même, *The Chinese Transformation of Buddhism*, Princeton, Princeton University Press, 1973, IX-345 p.
8. Citons ici une remarque de Max Müller, l'un des plus importants orientalistes du XIX^e siècle : « Je prends le risque de dire que n'importe quelle réflexion sur le bouddhisme en général [c'est-à-dire sur le bouddhisme dans son ensemble, et non dans sa diversité concrète – S.S.] me paraît quasiment impossible. Le terme "bouddhisme" s'applique à des conceptions religieuses non seulement tout à fait différentes mais aussi radicalement opposées, des conceptions à rattacher à des personnes qui se trouvent aux plus hauts comme aux plus bas niveaux de la civilisation, séparés en un nombre de sectes innombrables [...]. Il se pourrait bien que, personnellement, je ne connaisse pas une seule affirmation qui puisse s'appliquer au bouddhisme en général [...] ». Friedrich Max Müller, *India. What can it teach us ?*, London, 1883, p. 278.

être reconnu comme tel) et croient dans la révélation (quoiqu'elles ne soient pas entièrement d'accord sur ce qui doit être considéré comme la « véritable » révélation). De cette façon, bien que ces trois religions puissent avoir des avis divergents quant aux contenus des notions que nous venons juste d'évoquer, elles s'accordent entre elles sur ce qu'est la structure conceptuelle même des religions.

Si nous utilisons le mot *orthodoxie* pour désigner la foi au sein des structures ou constructions que sont les religions occidentales, alors on peut dire, que le bouddhisme est une « déconstruction ». Le bouddhisme ne croit pas en Dieu, comme il ne croit pas dans les dieux. Les dieux ne sont que des êtres qui ont atteint un statut particulier dans la hiérarchie cosmique ; en eux, rien de particulier, sinon qu'ils ont, dans leurs vies antérieures, accompli des actes particulièrement bienfaisant et, de ce fait, ont acquis un *karma* particulièrement bon.

L'idée de prophétie comme celle de révélation doivent être pareillement abandonnées ou, du moins, être radicalement modifiées si nous souhaitons les appliquer au bouddhisme. Le Bouddha est davantage un maître et un enseignant qu'un prophète, et ses paroles plutôt des sermons et des préceptes qu'une révélation ⁹.

Ainsi donc, on ne peut, comme si cela allait de soi, transposer sur le bouddhisme une autre notion, essentielle pour les religions abrahamiques, à savoir celle de « saintes écritures » ou encore de « textes sacrés ». Pour chacune de ces religions, il existe un « principal » et non moins unique « texte sacré » que ce soit la Torah (ou

9. Masao Abe, « Buddhism » in Arvind Sharma (éd.), *Our religions*, San Francisco, Harper Collins Publishers, 1995, p. 77-78. On peut à ce titre se rappeler Fëdor Ščerbat'skoj déclarant lors de l'inauguration de la première exposition bouddhique à Petrograd en 1919 : « Trois idées principales s'avèrent l'apanage de chaque religion : l'être de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté de la volonté ; sans elles, il ne peut y avoir d'enseignement sur la moralité. » Tel est l'enseignement de Kant et, avec lui, de la science européenne, telle est aussi la conviction de larges couches de personnes cultivées. Et voici cependant qu'il existe une religion, qui brille de la flamme d'une foi vivante dans le cœur de millions d'adeptes, qui incarne les plus hauts idéaux du bien, de l'amour pour le prochain, de la liberté spirituelle et de la perfection morale, qui a nobilité et en même temps apporté la civilisation dans la vie des peuples de l'Asie, et cette religion néanmoins ne reconnaît ni Dieu, ni immortalité de l'âme, ni liberté de la volonté. Et non seulement le bouddhisme ne connaît pas Dieu, mais même l'idée d'un être supérieur unique, qui pour quelque raison – absolument inconnue –, soit par amusement, soit pour s'exalter de sa puissance, crée *ex-nihilo* tout ce monde qui s'inquiète et qui souffre, cette idée-là, pour un bouddhiste, est étrange, absurde. » Fëdor Ščerbat'skoj, *Filosofskoe učenie buddizma. Lekcija čitannaja pri okrytrii Vystavki 24 avgusta 1919 goda* [L'enseignement philosophique du bouddhisme. Conférence prononcée lors de l'inauguration de l'Exposition du 24 août 1919], Peterburg [sic], 1919, p. 1. Cité par Jaroslav Vasil'kov, « Vstreča Vostoka i Zapada v naučnoj dejatel'nosti F.I. Ščerbat'skogo » [« Rencontre de l'Orient et de l'Occident dans l'activité scientifique de F.I. Ščerbat'skoj »], *Vostok-Zapad. Issledovanija, perevody, publikacii*, IV, Moskva, Nauka, 1989, p. 224.

Pentateuque), la Bible ou le Coran. Dans le bouddhisme, rien de tel : il n'existe pas un seul et unique texte sacré justement parce que, comme nous l'avons rappelé plus haut, il n'existe pas un seul et unique bouddhisme pour l'ensemble des bouddhistes.

Le Bouddha historique ¹⁰ enseignait dans une des langues parlées à cette époque en Inde du Nord. Après sa mort, ses sermons ont d'abord été fixés par la tradition orale, puis, au moins deux siècles plus tard, ils l'ont été par écrit dans plusieurs langues de l'Asie du Sud (en pâli, en prâkrit et en sanscrit). Avec la disparition du bouddhisme du continent sud-asiatique, on a cessé de recourir aux textes bouddhiques en sanscrit et en prâkrit et ceux-ci n'ont été « ressuscités » que grâce aux efforts des savants européens des XIX^e et XX^e siècles. Quant aux pays où le bouddhisme était resté une réalité vivante, les « textes sacrés » existaient dans des langues différentes ¹¹.

L'étude du bouddhisme par des méthodes scientifiques européennes, comme nous l'avons dit, ne commença qu'au XIX^e siècle, peu de temps avant la naissance de Lev Tolstoï ¹². À l'époque où Tolstoï s'intéressa de façon sérieuse au bouddhisme (c'est-à-dire au début des années 1880), l'étude scientifique du bouddhisme en Europe occidentale était assez avancée et ainsi l'écrivain eut-il la possibilité de lire, d'abord dans des langues d'Europe occidentale, puis plus tard, en russe, des articles et des livres sur le bouddhisme tout à fait fiables ; de même, peut-être, put-il lire des textes bouddhiques. En Russie, l'étude scientifique du bouddhisme (qui plus est, d'un bouddhisme « vivant », parmi les Kalmouks) commença en même temps, sinon plus tôt, qu'en Europe occidentale, mais progressa lentement et difficilement. L'un des plus importants spécialistes des études bouddhiques du XIX^e siècle, le sinologue Vasilij

10. La figure du Bouddha Shâkyamuni est une figure aussi historique et sûre que celle du Christ, quoique d'un point de vue historique, les deux puissent être remises en doute.

11. Citons les principales de ces langues : c'est le pâli (la « petite sœur » du sanscrit) dans les pays dit du « bouddhisme du Sud », à savoir Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka), la Birmanie, la Thaïlande et le Laos ; c'est également le chinois, en Chine, au Japon, en Corée et au Vietnam ; enfin, c'est le tibétain, la langue du Tibet bien sûr mais aussi la langue sacrée des peuples mongols (Mongols, Bouriates, Kalmouks etc.) chez qui circulaient aussi des textes dans les diverses langues mongoles : mongol classique chez les Mongols et les Bouriates, et kalmouk (oïrate) parmi les Kalmouks de Russie.

12. Sur ce sujet, voir par exemple, Jan Willem de Jong, *A brief History of Buddhist Studies in Europe and America*, Delhi, Sri Satguru, 1987, 2^e éd. revue et augmentée et Roger-Pol Droit, *op. cit.*

Pavlovič Vasil'ev (1818-1900) était de dix ans plus âgé que Tolstoj – en fait, il avait le même âge qu'Ivan Turgenev ¹³. Nous savons qu'en 1900, Lev Tolstoj lut son livre *Religii Vostoka : Konfucianstvo, Buddizm i Daocizm* [Les Religions de l'Orient : Confucianisme, bouddhisme et taoïsme] paru à Saint-Pétersbourg en 1873 ¹⁴. L'autre spécialiste en vue du bouddhisme, Ivan Pavlovič Minaev (1840-1890) ¹⁵, que l'on nomme parfois, non sans raison, « le père des études indianistes russes », était, lui, plus jeune que Tolstoj. Dans les années 1880, Tolstoj le rencontra au moins une fois, s'entretint avec lui du bouddhisme, et lut, vraisemblablement, certaines de ses études ¹⁶.

-
13. Sur Vasilij Vasil'ev voir G.F. Kim/ P.M. Šastitko (éd.), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija do serediny XIX veka* [Histoire de l'orientalisme russe jusqu'au milieu du XIX^e siècle], Moskva, Nauka, 1990, p. 305-317 ; L.S. Vasil'ev, *Istorija i kul'tura Kitaja. Sbornik pamjati akademika V.P. Vasil'eva* [Histoire et culture chinoises. Recueil à la mémoire de l'académicien V.P. Vasil'ev], Moskva, Nauka, 1974, 480 p. ; S.F. Oldenburg, « Pamjati Vasilija Pavloviča Vasil'eva i o ego trudakh po buddizmu. 1818-1918 » [En mémoire de Vasilij Pavlovič Vasil'ev et au sujet de ses travaux sur le bouddhisme], *Izvestija Rossijskoj Akademii Nauk*, Série 6, t. 12, 1918, n° 7.

Cet article d'Oldenburg est en fait le discours prononcé à l'Assemblée publique de l'Académie des sciences de Russie le 20 février 1918 (a.s.). Notons que Vasil'ev était un homme étrange. Selon le témoignage de son élève Sergej Oldenburg, Vasil'ev, à la fin de sa vie du moins, considérait le bouddhisme, qu'il avait étudié toute sa vie durant dans sa variante chinoise, comme « la plus étonnante et la plus grande des mystifications qu'ait jamais connues l'humanité ». Voir S.F. Oldenburg, « Vasilij Pavlovič Vasil'ev, kak issledovatel' buddizma » [Vasilij Pavlovič Vasil'ev, spécialiste du bouddhisme], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvetščenija*, 330, 1900, n° 7, section 4, p. 68-69. Il est évident qu'une telle relation au bouddhisme était assez caractéristique des Russes orthodoxes des XIX^e et XX^e siècles. L'intérêt et la sympathie sincère dont Lev Tolstoj fit preuve à l'égard de cette religion apparaissent de ce fait comme d'autant plus étonnants, même si la conception tolstoïenne du bouddhisme n'est pas toujours exacte.

14. Voir Derk Bodde, *op. cit.*, p. 96. Derk Bodde se réfère à l'édition des *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes] de L.N. Tolstoj parue à Moscou entre 1928 et 1958 (c'est à cette édition que nous nous référerons désormais en parlant d'*Œuvres complètes*) et plus particulièrement au tome 54, p. 436, note 149. Cependant, comme nous aurons l'occasion de le voir, les commentaires donnés dans cette édition nécessitent d'être vérifiés.
15. À son sujet, voir notamment G.G. Kotovskij (éd.), *Ivan Pavlovič Minaev. Sbornik statej* [Ivan Pavlovič Minaev. Recueil d'articles], Moskva, Nauka, 1967, 136 p. ; A.A. Vigasin/ A.N. Khokhlov/ P.M. Šastitko (éd.), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija s serediny XIX veka do 1917 goda*, Moskva, Vostočnaja literatura, 1997, p. 392-406.
16. Aleksandr Schiffmann écrit : « Le 26 octobre 1883, Tolstoj rencontra à Toula [...] I.P. Minaev et il eut avec lui plusieurs conversations portant sur le bouddhisme. On a conservé des lettres de Minaev dans lesquelles celui-ci raconte avec quelle passion Tolstoj lui posa des questions sur les principes de la philosophie indienne ».

Les deux spécialistes du bouddhisme considérés, à juste titre, comme les plus éminents en Russie encore aujourd'hui sont deux élèves d'Ivan Minaev : il s'agit de Sergej Fëdorovič Oldenburg ¹⁷ (1863-1934) et de Fëdor Ippolitovič Ščerbatskoj ¹⁸ (1866-1942). Mais leurs travaux commencèrent à paraître peu de temps avant la mort de Tolstoï, sinon juste après ; pour cette raison, leurs ouvrages ne seront pas pris en compte pour traiter notre sujet. (On pourrait se demander, par contre, si certains des textes de Tolstoï n'influencèrent pas Sergej Oldenburg et Fëdor Ščerbatskoj dans leur choix de faire du bouddhisme l'objet de leurs recherches.)

Lorsque Lev Tolstoï décida de se mettre à l'étude des textes sacrés du christianisme, on le sait, il commença à étudier le grec et même l'hébreu. (Dans ses œuvres philosophico-religieuses, il analyse souvent les mots grecs et hébreux.) Par contre, il n'eut pas un accès aussi direct aux textes bouddhiques, car, pour autant que nous le sachions, il ne tenta jamais d'étudier l'une des langues du bouddhisme, que ce soit le pâli, le sanscrit, le chinois ou le tibétain. S'il en avait eu le désir, il aurait pu trouver en Russie des enseignants, sinon des manuels. Pour cette raison, la rencontre de Tolstoï et du monde bouddhique s'est toujours faite par l'intermédiaire des langues d'Europe occidentale, car, du vivant de Tolstoï, les traductions russes des textes bouddhiques étaient peu nombreuses.

Nous n'avons trouvé aucune remarque dans les écrits de Tolstoï faisant part du désagrément lié au fait d'avoir à passer par deux ou trois intermédiaires pour se familiariser avec les idées bouddhiques

A.I. Schiffmann, *Lev Tolstoï i Vostok* [Lev Tolstoï et l'Orient], Moskva, 1971, 2^e éd. revue et augmentée, p. 118. Pour autant que nous le sachions, les lettres de Minaev à Tolstoï (si vraiment elles existent) n'ont pas encore été publiées. Cette affirmation comme d'autres faits avancés par Aleksandr Schiffmann demandent donc à être vérifiés.

17. À son sujet, voir notamment *Sergeju Fëdoroviču Ol'denburgu. K pjatidecjetiletiju naučno-obščestvennoj dejatel'nosti. 1882-1932. Sb. statej* [En l'honneur de Sergej Fëdorovič Oldenburg. 1882-1932. Recueil d'articles] Leningrad, Izd-vo Akademii Nauk SSSR, 1934 ; *Sergej Fëdorovič Ol'denburg*, Moskva, Nauka, 1986 ; A.A. Vigasin/ A.N. Khokhlov/ P.M. Šastitko (éd.), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija...*, op. cit., p. 406-415 ; Boris Kaganovič, *Sergej Fëdorovič Ol'denburg*, Sankt-Peterburg (à paraître).

L'historienne et romancière française, Zoé Oldenbourg (1916-2002) évoque son grand-père Sergej Oldenburg dans son livre *Visages d'un autoportrait* (Paris, Gallimard, 1977).

18. À son sujet, voir notamment : B.V. Semičov/ A.N. Zelinskij, « Akademik Fëdor Ippolitovič Ščerbatskoj » in Fëdor I. Ščerbatskoj, *Izbrannye trudy po buddizmu* [Choix de travaux sur le bouddhisme], (traduit de l'anglais, éditeurs A.I. Zelinskij/ B.V. Semičov, commentaires de V.N. Toporov), Moskva, Nauka, 1988 ; A.A. Vigasin/ A.N. Khokhlov/ P.M. Šastitko (éd.), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija...*, op. cit., p. 416-424.

(de même qu'avec les idées hindoues, confucéennes, taoïstes etc.). Il semble que Tolstoj n'a pas eu conscience des problèmes herméneutiques qui surgissent nécessairement dans de telles circonstances, ce qui est d'autant plus étrange quand l'on songe à la scrupuleuse sensibilité « linguistique » et « herméneutique » dont il fit preuve pour aborder les textes du christianisme.

Au terme de ce préambule, examinons, en respectant si possible la chronologie, ce que nous savons de la rencontre de Tolstoj avec les textes et le monde bouddhiques.

Il faut remonter à septembre 1841, lorsque le jeune Tolstoj se rend à Kazan pour faire ses études. L'Université de Kazan, fondée en 1804, « au beau début des jours d'Alexandre » comme le dit Puškin, était devenue vers les années 1840 le centre de l'orientalisme russe en général et des études bouddhiques russes en particulier ¹⁹. Durant presque vingt ans (1827-1846), le recteur de l'Université de Kazan ne fut autre que le célèbre mathématicien Nikolaj Lobačevskij ²⁰. Il est important pour notre sujet de remarquer que durant la période où Lobačevskij fut recteur de l'Université de Kazan, non seulement les « Russes de souche » (*prirodnye russkie*), mais également les « allo-gènes » (*inorodcy*), dont les Bouriates et les Kalmouks, eurent la possibilité d'étudier dans cette université. De fait, Tolstoj a pu avoir pour camarades d'étude des bouddhistes. Ainsi de 1842 à 1846, Dordži Banzarov (1823-1855), bouddhiste d'origine bouriate, étudia à l'Université de Kazan et devint, quoique tôt disparu, un spécialiste important de la Mongolie ²¹.

En 1833, une chaire de langue mongole – la première en Europe – fut créée dans cette université. Elle fut dirigée par Osip Mikhajlovič Kovalevskij (Józef Szczepan Kowalewski), (1801-1878), l'un des grands spécialistes du bouddhisme au XIX^e siècle ²².

19. Voir G.F. Kim/ P.M. Šastitko (éd.), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija...*, op. cit., p. 118-139.

20. Lev Tolstoj en tant qu'étudiant de cette université eut l'occasion de rencontrer personnellement Nikolaj Lobačevskij et de discuter avec lui.

21. *Černaja vera ili šamanstvo u mongolov* [La foi noire ou le chamanisme chez les Mongols], paru à Saint-Petersbourg en 1891, est considéré comme son ouvrage majeur.

22. La vie d'Osip Kovalevskij pourrait faire l'objet d'un roman. Polonais, diplômé de l'Université de Vilnius, ayant reçu une formation de philologie classique, il fut déporté à Kazan où, presque malgré lui, il se mit à l'étude des langues orientales : d'abord l'arabe et le tatar, puis le mongol, le tibétain et le chinois. Et c'est ainsi que ce déporté polonais est devenu l'un des plus éminents orientalistes du XIX^e siècle.

En 1837, il fit paraître *La Cosmologie bouddhique* ²³, ouvrage fondamental sur la cosmologie tibéto-bouddhique, et, entre 1844 et 1849, il édita un dictionnaire mongolo-russo-français en trois tomes ²⁴ qui demeure jusqu'à aujourd'hui un important outil pour l'étude de la culture mongole et, en particulier, pour l'étude du bouddhisme mongol. En 1834, Vasilij Vasil'ev, évoqué plus haut, étudiait déjà à l'Université de Kazan. En 1839, il soutint sa thèse sur « Les fondements de la philosophie bouddhique ». Il est vrai, qu'en 1840, Vasil'ev partit en Chine pour dix ans et qu'il n'était déjà plus là quand Tolstoj s'installa à Kazan.

En 1842, une chaire de sanscrit, la première, et longtemps la seule en Russie, fut créée dans cette université. Son directeur fut Pavel Jakovlevič Petrov (1814-1875), ancien co-disciple de Vissarion Belinskij à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Le jeune Lev Tolstoj étudia d'abord au département des lettres orientales de la faculté de philosophie ²⁵, et pendant un certain

À son sujet, voir notamment : A.A. Vigasin/ A.N. Khokhlov/ P.M. Šastitko (éd.), *Istorija otečestvennogo vostokovedenija...*, *op. cit.* (Se reporter à l'index de cet ouvrage). Voir également l'ouvrage que Vladislav Ljudvigovič Kotvič (1872-1944), autre important spécialiste russo-polonais de la Mongolie, a écrit : W. Kotwicz, *Józef Kowalewski, orientalista* (1801-1878), Breslau, 1948.

23. *Buddijskaja kosmologija*, Kazan', 1837.

24. Sur la page de titre, le nom de l'auteur, le titre et la ville d'édition sont donnés en français de la façon suivante : Joseph Etiènne [sic] Kowalewski, *Dictionnaire mongol-russe-français*, Kasan [sic].

25. Il ne faudrait pas comprendre le mot « philosophie » dans son sens actuel. Par le décret du 1835, trois facultés furent créées à l'Université de Kazan : la « faculté de philosophie » (*filosofskij fakul'tet*), la « faculté de droit » (*juridičeskij fakul'tet*) et une « faculté de médecine » (*vračebnyj fakul'tet*). La faculté de philosophie était divisée en une section de physique et mathématique et en une section de « lettres » (*slovesnoe otdelenie*). Celle-ci se composait de deux sous-sections : les lettres « en général » et les lettres orientales.

Nous ne saurions dire si la philosophie, dans le sens que l'on donne à ce mot aujourd'hui, était enseignée à l'Université de Kazan. À vrai dire, la philosophie comme « production spécifique » de la culture d'Europe occidentale, s'est difficilement acclimatée dans la Russie tsariste comme dans la Russie « soviétique » (« communiste »). En 1850, elle fut officiellement bannie des universités russes, pour, suivant la formule, « se protéger des élucubrations des nouveaux systèmes philosophiques ». Comme le supposait le ministre de « l'Instruction du peuple », le prince Platon Širinskij-Šikmatov (1790-1853), « l'utilité de la philosophie n'a pas été prouvée, par contre elle peut s'avérer nuisible ». Voir Gustav Špet, « Očerok razvitiia russkoj filosofii » [Essai sur le développement de la philosophie russe] in Gustav Špet, *Sočinenija* [Œuvres], Moskva, Pravda, 1989, p. 44 et 260.

Toujours est-il que Tolstoj n'étudia pas la philosophie à l'université. Comme pour d'autres matières, il acquit ses connaissances philosophiques en autodidacte.

temps, il étudia même l'arabe, le turc et le tatar ²⁶. Mais en 1845, il s'inscrivit à la faculté de droit et, en avril 1847, abandonna les études universitaires et rentra dans sa propriété de Iasnaïa Poliana.

Il est difficile de déterminer quelle somme de savoir Tolstoj acquit sur le bouddhisme durant les années passées à Kazan. Mais il est tout aussi difficile de rejeter l'idée selon laquelle le génie du lieu n'ait pas pu ne pas laisser de traces dans la conscience du futur écrivain. On lit d'ailleurs dans les biographies qui lui sont consacrées qu'en 1847, Tolstoj alors âgé de dix-neuf ans fut transporté dans un hôpital de Kazan où il fit la connaissance d'un lama bouriate. Agressé par un malfaiteur, celui-ci avait préféré être battu (d'où son séjour à l'hôpital) plutôt que de répondre par la violence à la violence de son agresseur. C'est ainsi que Tolstoj a pu prendre connaissance pour la première fois de la doctrine de la non-violence, dont, plus tard, il fut un propagateur ²⁷.

En tout cas, force est de constater que Tolstoj ne fit pas un cursus universitaire complet et si, indéniablement, il fut un autodidacte de génie, il ne le fut peut-être pas dans tous les domaines. Le fait qu'il n'ait pas achevé une formation universitaire complète se fit ressentir plus tard dans ses œuvres de caractère religieux et philosophique.

Toute sa vie durant, Tolstoj lut beaucoup, notamment sur le bouddhisme. Mais déterminer avec exactitude quels textes bouddhiques et quelles études sur le bouddhisme il lut est loin d'être simple. Deux chapitres du livre d'Aleksandr Schiffmann, *Lev Tolstoj et l'Orient* ²⁸ constituent jusqu'à aujourd'hui le seul aperçu que nous possédions sur cette question. Mais l'ouvrage de Schiffmann, conçu selon les lois inflexibles de « l'idéologie soviétique », n'est pas fiable dans son ensemble comme dans ses détails :

26. Plus tard, Tolstoj écrit : « D'abord, j'étudiai les langues orientales, mais fort peu de temps » (citation reprise à Viktor Šklovskij, *Lev Tolstoj*, Moskva, Molodaja gvardija, 1963, p. 90). En 1904, Tolstoj déclara à A.B. Goldenweiser : « [...] lorsque j'étais étudiant à l'Université de Kazan, la première année, je n'ai vraiment rien fait » (*Ibid.*, p. 81).

27. Voir A.I. Schiffmann, *op. cit.*, p. 115. Aleksandr Schiffmann renvoie au livre de Romain Rolland, *Vie de Tolstoï*, mais cette question apparaît dans le livre de Birjukov : P. Birukoff, *Tolstoj und der Orient*, Zürich/ Leipzig, 1925, p. 10.

28. A.I. Schiffmann, *op. cit.*, p. 115-125. Ces deux chapitres sont inclus dans la partie intitulée « Tolstoj et l'Inde », qui est parue séparément en anglais dans une traduction de A.V. Esaulov. Voir A. Shifman [Schiffmann], *Tolstoy and India*, Delhi, 1978, 2^e éd. Mais la question de Tolstoj et du bouddhisme peut également être traitée dans la partie consacrée à Tolstoj et la Chine.

il est indispensable de vérifier soigneusement toutes les affirmations contenues dans ce livre en se reportant aux sources.

Ainsi lisons-nous dans *Lev Tolstoj et l'Orient* :

En 1886, N.N. Strakhov envoya à Tolstoj le travail de Philippe Edouard Foucaux *Le Lalita Vistara* (Paris, 1848). Elle produisit sur lui un effet colossal. [Ici on trouve en note : « Voir sa lettre à l'éditeur M.M. Lederle en date du 25 octobre 1891 » avec un renvoi aux *Œuvres complètes*, tome 66, p. 68]. En même temps, il lit la célèbre œuvre d'E. Burnouf sur le Bouddha, *Lotus*. Depuis, Tolstoj étudie toujours plus intensément les ouvrages sur le bouddhisme et, de plus en plus souvent, fait appel à cet enseignement dans son journal et dans ses lettres ²⁹.

Une vérification révèle qu'en fait, cette « information » est une désinformation, dont sont responsables, en partie, Aleksandr Schiffmann, en partie les éditeurs et les commentateurs des *Œuvres complètes*.

Ouvrons le tome 66 (édité en 1953, autrement dit l'année de la mort de Staline). Nous trouvons là en effet la lettre de Tolstoj à l'éditeur M.M. Lederle ³⁰. Interrogé par ce dernier sur les livres qui firent sur lui la plus grande impression au cours des différentes périodes de sa vie, Tolstoj répond en établissant une liste fort intéressante qui mérite d'être examinée. Nous ne redonnerons ici que la dernière partie de cette liste, portant le titre « De 50 à 63 ans » (c'est-à-dire concernant les années 1878 à 1891, cette dernière année étant celle de l'écriture de la lettre) :

Les Évangiles en grec	énorme [impression]
La Genèse (en hébreu)	très grande
Henry George. <i>Progress and poverty</i>	très grande
Parker. <i>Discourse on religions</i> [sic] <i>subject</i>	grande
Les sermons de Robertson	grande
Feierbach [sic]	grande
J'ai oublié le titre, il s'agit d'une œuvre sur le christianisme ³¹	
Pascal. <i>Pensées</i>	énorme
Épictète	énorme
Confucius et Mencius	très grande
<i>Sur le Bouddha</i> . D'un français connu (j'ai oublié)	énorme
<i>Lao Tseu</i> de Julien	én[orme]

À défaut de proposer une analyse fouillée de cette curieuse liste, ce qui nous entraînerait trop loin de notre sujet, prêtons attention aux passages en rapport avec notre propos.

29. A.I. Schiffmann, *op. cit.*, p. 119.

30. La lettre elle-même est donnée aux pages 66-68, les commentaires se trouvent aux pages 68-72.

31. Bien entendu, il s'agit du livre *Das Wesen des Christentums* de Ludwig Feuerbach.

D'abord, on peut supposer que l'ordre des livres et des auteurs n'est pas ici le fait du hasard : la liste s'ouvre par les Évangiles, puis se poursuit avec un texte de l'Ancien Testament ; puis sont cités des auteurs de la tradition européenne en ordre chronologique inverse, du XIX^e siècle à l'Antiquité. Cette liste s'achève sur des noms d'auteurs orientaux : Confucius et Mencius, Bouddha et Lao-Tseu. (Remarquons au passage que parmi les auteurs et les livres qui produisirent sur Tolstoï une forte impression dans les périodes précédentes, Tolstoï ne cite aucun auteur oriental, ni aucun texte de la tradition orientale.) Ensuite, le nom du Bouddha apparaît ici – comme dans les autres textes de Tolstoï – entouré de noms chinois, ceux de Confucius, de Mencius et de Lao-Tseu. On peut voir là une preuve que Tolstoï (du moins jusqu'en 1891) lisait essentiellement des ouvrages sur le bouddhisme en Chine et que, pour lui, le nom du Bouddha était associé dans une large mesure à la culture chinoise.

Enfin, surgit une question : quel est ce français « connu » dont Tolstoï a pourtant oublié le nom et quelle est l'œuvre à laquelle il fait référence ? À la note 38 donnée à la page 72 de ce même tome, nous lisons :

Il s'agit du livre de Philippe Edouard Foucaux (1811-1894) *Lalita Vistara* (*Annales du Musée Guimet*, t. VI) que [Tolstoï] commanda à N.N. Strakhov le 19 octobre 1886. (Voir t. 63.)

Cette note est inexacte dans la mesure où le *Lalita Vistara* n'est pas un « livre » de Foucaux, mais un célèbre texte bouddhique, sorte de biographie mythologisée du Bouddha, écrit en sanscrit au cours de la première moitié du premier millénaire de *notre* ère ³². L'orientaliste français Philippe Edouard Foucaux ³³ en a donné une traduction en français en deux tomes, le premier tome étant paru en 1884 et le second en 1892 ³⁴. Aussi dans le meilleur des cas, début 1891, Tolstoï n'aura-t-il pu lire que la première partie de cette traduction.

32. Voir M. Winternitz, *A History of Indian Literature*, vol. 2 : *Buddhist Literature and Jaina Literature*, New Delhi, trad. de l'all. par S. Ketkar et H. Kohn, 1972, p. 248-256.

33. Sur P.E. Foucaux, voir B. Le Calloc'h, « Un Angevin oublié : Philippe Edouard Foucaux, le premier tibétologue français », *Archaeus. Études d'histoire des religions* (Bucarest), 2001, t. v, fasc. 1-2, p. 25-64.

34. Roger-Pol Droit donne la description suivante de ce livre :

Foucaux, Philippe Edouard, *Le Lalita Vistara*. « Développement des Jeux, contenant l'histoire du Bouddha Cakya-Mouni; depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. Tr. du sanskrit en français par Ph. Ed. Foucaux », Paris, *Annales du Musée Guimet*, Ernest Leroux, 1884-1892, 2 vol., t. VI, XIX, 406 ; 240 p.

Voir Roger-Pol Droit, *op. cit.*, p. 339. À notre connaissance, *Lalitavistara* n'a pas été retraduit depuis en Occident (Russie incluse).

Si nous ouvrons le tome 63 des *Œuvres complètes* (paru en 1934, année de l'assassinat de Kirov), auquel nous renvoie la note citée plus haut, nous y trouvons la lettre que Tolstoï adressa à Nikolaj Strakhov le 19 octobre 1886 et où il lui dit :

[...] je vous remercie des informations concernant les livres. Je n'ai pas besoin d'autres livres pour l'instant. Si vous tombez sur *Latitavistara* de Beal et le Bouddha de St. Hillaire [*sic*], alors achetez-les pour moi. Comme toujours, les livres paraissent utiles quand on ne les a pas, et inutiles quand on les a ³⁵.

Ainsi donc, Tolstoï demande à Strakhov deux livres. Le second auquel il est fait allusion ici est *Bouddha et sa religion* de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire paru à Paris d'abord en 1860, puis, réédité en 1862 et, à nouveau, en 1866. Cependant, cette lettre ne permet pas de dire que Tolstoï ait bien reçu ce livre et qu'il l'ait lu. Quant au premier livre mentionné, Tolstoï commet de toute évidence une confusion – ce qui est d'ailleurs indiqué dans les notes de l'édition des *Œuvres complètes*. Le sinologue britannique Samuel Beal n'a jamais traduit *Lalitavistara*. De toute façon, nous ne savons pas ce que répondit Strakhov, comme nous ne savons pas s'il envoya ensuite à Tolstoï un ouvrage de Beal ou, peut-être, la traduction française de *Lalitavistara*, mais ce qui est certain est que la phrase « *Sur le Bouddha*. D'un français connu (j'ai oublié), énorme [impression] » ne renvoie pas au *Lalitavistara* dans la traduction de Foucaux.

Tolstoï avait-il en vue *Le Bouddha et sa religion* de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire ? C'est peu probable. D'abord, son auteur n'est pas si connu – du moins ne l'est-il plus de nos jours. Ensuite, la conception qu'avait Barthélemy-Saint-Hilaire du bouddhisme différait radicalement de celle de Tolstoï. L'orientaliste français – comme son collègue russe Vasilij Vasil'ev – éprouvait de l'hostilité pour cette religion et mettait l'accent sur les différences fondamentales qu'il présentait avec le christianisme. Tolstoï, lui, avait tendance à ne pas voir de différences et il était d'avis que tous « les grands maîtres de l'humanité » enseignaient une seule et même chose. (Qu'on nous permette ici de préciser à titre personnel que la démarche de Barthélemy-Saint-Hilaire – abstraction faite de la naïveté de son approche et du blâme qu'il porte sur le bouddhisme – nous paraît bien plus adéquate que celle de Tolstoï.)

35. Lev Tolstoï, *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], t. 63, p. 397.

Il est plus probable que Tolstoj avait en vue un autre des textes bouddhiques mentionnés (quoique là aussi de façon inexacte) dans la citation donnée plus haut et extraite du livre d'Aleksandr Schiffmann, à savoir le « Sûtra du Lotus de la Bonne Loi » (en sanscrit *Saddharmapundarîka-Sûtra*), appelé plus simplement « Sûtra du Lotus ». Ce « Sûtra » est d'abord apparu en Asie du Sud, dans les premiers siècles de *notre* ère ; comme de nombreux textes bouddhiques, il fut oublié dans sa patrie mais devint très populaire en Chine, puis au Japon ³⁶. Le texte en sanscrit de ce « Sûtra » fut découvert au Népal au début du XIX^e siècle et traduit en français par Eugène Burnouf (1801-1852), l'un des plus importants orientalistes de son temps, et du nôtre ³⁷.

Le 21 juillet 1886, Nikolaj Strakhov, qui est à Saint-Petersbourg, écrit à Tolstoj qui, lui, se trouve à Iasnaïa Poliana :

[...] d'ici un ou deux jours, je vous envoie le *Lotus* [...] Prenez soin de mon *Lotus*, vous verrez vous-même qu'il en vaut la peine. De mon côté, j'essaye d'en acheter un exemplaire pour vous ³⁸.

Dans le commentaire donné dans l'édition des *Œuvres complètes*, il est signalé à juste titre qu'il est bien question ici du « Sûtra du Lotus » dans la traduction d'Eugène Burnouf.

Dans la lettre suivante – en date du 22 août 1886 –, Strakhov demande à Tolstoj s'il « a bien reçu [s]on Lotus ³⁹ ».

Nous ne sommes pas en mesure d'établir, à la lumière des matériaux publiés, si oui ou non Tolstoj reçut de Strakhov le « Sûtra du Lotus » dans la traduction d'Eugène Burnouf et, par conséquent, s'il le lut ⁴⁰. Mais il nous semble que c'est précisément ce livre que Tolstoj a en vu lorsqu'il écrit « *Sur le Bouddha*. D'un français connu (j'ai oublié) énorme [impression] ». « Le Sûtra du Lotus » est en soi un texte fort (aussi bien sur le plan littéraire que sur le plan

36. Récemment le japonisant français Jean-Noël Robert en a donné une traduction en français à partir de la version chinoise de Kumârajîva. Voir *Le Sûtra du Lotus. Suivi du Livre des sens innombrables et du Livre de la contemplation de Sage-Universel*, Paris, Fayard, 1997, 480 p.

37. Voir *Le Lotus de la Bonne Loi*, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au Bouddhisme [sic], par M. E. Burnouf, Paris, 1852, 897 p. Voir également la réédition parue à Paris en 1925 et préfacée par Sylvain Lévi.

38. *Perepiska L.N. Tolstogo s N.N. Strakhovym* [Correspondance de L.N. Tolstoj avec N.N. Strakhov], Sankt-Peterburg, [1914], p. 334.

39. *Ibid.*, p. 336.

40. A.I. Schiffmann ne donne aucune référence lorsqu'il affirme dans son livre : « Dans le même temps, [Tolstoj] lit la célèbre œuvre de E. Burnouf sur le Bouddha, *Le Lotus* ». Voir A.I. Schiffmann, *op. cit.*, p. 119.

des idées), quant à la traduction d'Eugène Burnouf, elle est considérée, à juste raison, comme un classique de l'orientalisme européen du XIX^e siècle. Si vraiment Tolstoï reçut de Strakhov ce livre, alors il n'a pas pu ne pas produire sur lui une « énorme impression ». Néanmoins, dans les œuvres suivantes de Tolstoï, nous n'avons pu découvrir de traces évidentes de la lecture du « Sûtra du Lotus ».

Ces exemples montrent la nature des difficultés qui surgissent lorsque l'on tente de déterminer quels textes bouddhiques et quels ouvrages sur le bouddhisme Tolstoï a vraiment lus. Pour dresser une liste la plus sûre possible, il faudrait procéder à un examen attentif des différentes sources, la principale étant la bibliothèque de l'écrivain à Iasnaïa Poliana où sont conservés des livres annotés de sa main.

Un autre aspect de notre thème concerne les sujets relatifs au Bouddha et les allusions qui sont faites au bouddhisme dans les œuvres de Tolstoï lui-même. Comme l'écrit Aleksandr Schiffmann, la première mention du Bouddha et de son enseignement apparaît sous la plume de Tolstoï dans *Confession*, autrement dit en 1879 ⁴¹. Dans le cadre de cet article, il n'est pas possible de dresser la liste de tous les passages de son œuvre religieuse, philosophique et publiciste, de son journal et de sa correspondance où il est fait mention du Bouddha et du bouddhisme, comme il n'est pas possible d'analyser ces passages ; un tel travail pourrait bien entendu faire l'objet d'une étude à part. Le plus souvent Tolstoï évoque le Bouddha à côté des autres « grands maîtres de l'humanité », affirmant (la plupart du temps sans preuve, comme si cela allait de soi), que tous ces « maîtres » « ont dispensé » le même enseignement, à savoir celui que lui, Tolstoï, tente de dispenser à l'humanité. Bien sûr, d'un point de vue scientifique (point de vue que l'écrivain n'aimait pas), de telles affirmations ne résistent pas à la critique. Mais Tolstoï n'est pas un « homme de science », sa démarche n'est pas celle d'un scientifique qui cherche à déterminer et à comprendre la réalité. Elle est celle d'un moraliste et d'un prédicateur qui aspire à transmettre aux hommes la vérité qu'il a découverte. Le journal intime de l'écrivain révèle, il est vrai, que jusqu'à ses derniers jours, lui-même n'était pas sûr de l'exactitude des vérités qu'il avait découvertes.

41. *Ibid.*, p. 118.

L'histoire des tentatives faites par Tolstoï en vue d'écrire un essai accessible à tous sur le Bouddha, une sorte de vie du Bouddha accompagné d'un court exposé sur les idées centrales du bouddhisme – telles que Tolstoï les comprenait – constitue un autre sujet intéressant. À partir de 1886 et jusqu'aux tout derniers mois qui précédèrent sa mort, Tolstoï se mit à plusieurs reprises à ce projet, et presque à chaque fois, l'abandonna ⁴². Notre hypothèse est que ces abandons successifs tiennent à la nature du talent littéraire de Tolstoï : génie du « discours narratif » (pour reprendre une terminologie de notre époque), il lui était bien plus difficile de s'adapter au « discours de réflexion » ou « discours des idées ». Pour le dire vite, ce n'était pas sa tasse de thé.

Cependant, une fois au moins, Tolstoï mena à terme son projet d'écrire une courte vie du Bouddha. L'essai « Le Bouddha » fut inclus dans son livre *Cycle de lecture* sur lequel il travailla durant les dernières années de sa vie ⁴³. Dans son idée, ce livre devait être une lecture quotidienne « utile à l'âme » de ses nombreux lecteurs. Des « pensées de sagesse », extraites par Tolstoï de différentes sources (dont des sources bouddhiques), mais pour la plus grande part écrites par lui (les emprunts faits à d'autres penseurs étant transformés au point d'en devenir méconnaissables parfois). Outre des « pensées pour chaque jour » plus ou moins brèves, ce livre se compose de textes plus longs ou « lectures de la semaine ». L'essai intitulé « Bouddha » est une de ces « lectures de la semaine » pour le mois de février. Les commentaires indiquent qu'à la source de cet essai se trouve l'article anonyme « Bouddha » paru dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Brockhaus et Efron. Il va sans dire qu'en reprenant à une encyclopédie cet article quelque peu longuet et sans saveur, Tolstoï composa un récit très dynamique et expressif. Il est vrai que dans cet essai, le « personnage du Bouddha » est à peu près aux différents « personnages du Bouddha » des textes bouddhiques ce que les « personnages » de Kutuzov et de Napoléon

42. Voir A.I. Schiffmann, *op. cit.*, p. 120-123.

43. L'unique édition de ce livre parue du vivant de Tolstoï le fut en 1906. Par la suite, Tolstoï prépara une seconde édition qui parut seulement après sa mort avec des passages censurés dans les années 1911-1912. Cette seconde rédaction fut publiée sans les coupures opérées par la censure dans les tomes 41 et 42 des *Œuvres complètes*, tous deux édités en 1957. Récemment, elle a été deux fois rééditée : L.N. Tolstoï, *Krug čtenija* [Cycle de lecture], Moskva, Politizdat, 1991, t. I, 478 p. ; t. II, 399 p. Du même, *Krug čtenija*, Moskva, Ripol Klassik, 2004, 1040 p. L'essai « Le Bouddha » se trouve dans le tome 41 des *Œuvres complètes* (p. 96-101). Une traduction en allemand est donnée dans P. Birukoff, *Tolstoï...*, *op. cit.*, p. 221-227.

dans *Guerre et paix* sont à leurs modèles historiques. Outre cela, le Bouddha de Tolstoj prêche dix commandements (de « Tu ne tueras pas... » et « Tu ne voleras pas » à « Tu tâcheras de connaître la vérité ») qu'il y a peu de chance que le Bouddha historique ait jamais prêchés ⁴⁴. Il est difficile de dire quelles réflexions motivaient Tolstoj lorsqu'il recomposa ainsi la vie du Bouddha et ses sermons. Nous ne nous lancerons pas dans des devinettes et terminerons notre article sur cette remarque. Mais avant, pour être fidèle aux lois du genre, nous concluons en disant que le thème « Tolstoj et le bouddhisme » nécessiterait une plus longue analyse, aussi bien pour ce qui est de l'histoire (histoire littéraire comprise) que de l'étude des religions et, bien entendu, de la philosophie.

Traduit du russe par Dany Savelli

44. En tout cas, le nombre dix est clairement repris à l'Ancien Testament. Les bouddhistes préfèrent d'autres nombres.